

une manière de frondeur. Il peut rester berger, peu importe. N'en parlons plus.

Confuse, madame de Coulanges se glissa derrière la niche de damas rouge qui abritait le fauteuil de madame de Maintenon et n'osa plus dire un mot.

Un silence d'une minute suivit les paroles du Roi. Vite madame de Maintenon proposa de jouer à l'hombre, et, tandis que la partie de cartes s'organisait, la jeune madame de Caylus dit tout bas à madame de Coulanges :

— La chanson de votre mari a donné le coup de grâce à ce pauvre Quereville. M. de Coulanges le déteste-t-il ?

— Oh ! point du tout ; mais il projetait de lui faire épouser mademoiselle Pauline de Grignan, et, franchement, cela eût mieux valu.

— Qui sait ? murmura madame de Caylus en songeant au mariage que madame de Maintenon lui avait imposé à elle-même à quinze ans. Qui sait ? Se connaître et s'aimer, n'est-ce pas, après tout, la première condition pour être heureux en ménage ?

Puis elle prit place au jeu du Roi et ne pensa plus ni à la chanson ni aux mariés normands.

Quelque temps après, une autre mésalliance défraya les conversations de la cour.

Le jeune marquis de Grignan épousa la fille du financier Saint-Amand, et la grosse dot de la jeune mariée disparut rapidement dans le gouffre des dettes de la maison d'Adhémar. Ce mariage ne fut pas heureux. Le marquis mourut très jeune et sans postérité. Ses parents durent restituer la dot et virent à la fois s'accomplir la ruine de leur maison et disparaître toutes leurs espérances.

Aimery, lui, obtint ce qu'il avait souhaité. Il vécut en gentilhomme fermier, aimé et respecté de ses vassaux, dont la comtesse Suzon, comme elle aimait à être nommée, était la Providence visible ; et la bonne vieille maman Simonne, lorsqu'elle donna sa dernière et paisible bénédiction à tous ceux qu'elle aimait, put compter autour d'elle sept fils d'Aimery, beaux et robustes comme leur père, et qui, tous, plus tard, firent honneur au nom de Quereville.

JULIE LAVERGNE.

Fin.